

Une révolution non moins remarquable s'est opérée dans l'Académie française. La majorité, d'abord favorable aux anciennes idées, au lieu de se recruter sans cesse de sexagénaires et de septuagénaires, a cru pouvoir impunément y joindre de jeunes auteurs, aimables chantres des illusions antiques, de la mélancolie du moyen âge, et d'une piété romantique et littéraire. Je me rappellerai toujours l'effet qu'ont produit sur moi leurs discours de réception. J'attendais leurs paroles avec anxiété, pour y découvrir les sentiments, les vœux, les besoins de leur génération, chez la classe éminente qui les avait préconisés; j'ai cru me tromper moi-même lorsque mes oreilles ont entendu des paroles telles que nous aurions voulu les dicter, à quelques formules près, si nous avions possédé l'élégance d'un aussi noble langage: c'était notre cœur et nos idées. J'ose inviter le faubourg Saint-Germain à porter vivement au fauteuil académique, MM. Ancelot, de Lamartine et même de la Menais: ils sont jeunes. Pour le même motif, la Chaussée-d'Antin portera les Viennet, les Lebrun, les Casimir Bonjour, les Pongerville, les Barante, etc., etc.

J'ai vu les jeunes chantres du noble temps des vassaux et des aïeux, s'offenser qu'on suivît l'antique tradition, pour préférer à l'éclat de leur génie, dans le sanctuaire des lettres, la simplicité d'un grand seigneur, ou la dignité d'un grand abbé. Ils ont osé se permettre de dire que cela

n'est pas juste; et leurs chants ont cessé. Aujourd'hui d'autres chants se marient aux accords de leur lyre: la gloire de la France moderne, la majesté des lumières, et l'héroïsme des peuples chrétiens, qui luttent contre des bourreaux musulmans; tels sont les sujets qui rendent l'éloquence à leur poésie; et voilà que ces écrivains deviennent populaires, parce qu'ils deviennent de leur époque; et déjà nos mains se sont pressées avec les leurs, parce que déjà nos cœurs ont palpité des mêmes émotions: des émotions de notre âge.

Une société des *bonnes-lettres* s'était formée, pour entourer artistement les imaginations françaises dans les langes du moyen âge; mais, au lieu de se borner à des professeurs octogénaires, pour des écoliers sexagénaires, elle a voulu des jeunes gens, pour attirer la jeunesse. Aussitôt les jeunes professeurs, entraînés par une pente irrésistible, sont arrivés aux sentiments, aux idées de leur génération; et les *bonnes-lettres*, confiées à leur talent, sont devenues des *belles-lettres*!

Ainsi, partout où la jeune génération pénètre, là pénètrent les idées de son âge, et la grande révolution que je signale s'opère, sans bruit, sans efforts, invisible comme le temps, irrésistible et rapide comme lui. Voilà du moins ce que nous démontre l'observation attentive de toutes les réunions publiques, où nous pouvons juger des idées

et des penchants par le langage des hommes , là ne s'arrête pas un si vaste mouvement.

Nous n'avons qu'une faible connaissance de la composition du conseil d'état , dont les séances plus ou moins secrètes ont toujours du mystère. Cependant nous croyons pouvoir affirmer qu'il éprouve en ce moment la même transformation de pensées et de sentiments , que nous avons indiquée pour les collèges électoraux , pour la chambre des Pairs, pour l'ordre des avocats , pour l'Académie française , et pour la société des bonnes lettres. Mais , dans un conseil où chacun est sans cesse révocable , un voile épais couvre les penchants qui n'ont pas encore obtenu le laissez-paraitre du pouvoir. Cependant , lisez les écrits du savant Cormenin , et vous pourrez entrevoir les pensées du jeune conseil d'état. Ce Quintilien français , que quinze cents auditeurs , étrangers ou nationaux , écoutent avec un même enthousiasme , généreux confesseur de la foi littéraire , il était du jeune conseil d'état.

Les jeunes préfets , les jeunes secrétaires généraux , assez nombreux aujourd'hui , partagent la situation amovible des conseillers d'état et des maîtres des requêtes. Comme ces derniers , ils servent l'état avec dévouement ; mais , ils se permettent , tout bas , bien bas , dans le fond de leur cœur et le secret de leur esprit , de cheminer d'intention avec les hommes de leur âge.

L'armée , la marine , la garde , si remarquables

pour leur subordination , leur sagesse et leur fidélité , ne peuvent offrir un spectacle plus satisfaisant. Ajoutons que l'esprit des officiers , des sous-officiers , des soldats et des marins suit , dans ses idées et ses penchants , le courant général de la génération moderne ; et pourquoi ? parce que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la garde , de la marine et de l'armée appartiennent à la jeune génération.

On m'épargnera la peine d'étendre ces observations à toutes les branches de l'administration ; leur uniformité les rendrait par trop fastidieuses.

A mesure que les officiers des services civils et militaires rejoignent la marche de leur génération , ils gardent , par prudence , leurs journaux antiques ; mais , par plaisir , ils s'abonnent , sous le nom de leur portier ou de quelque subalterne , au journal qui pourra mettre leur âme en communication avec celle des hommes qui sentent et qui pensent comme eux.

On s'est plaint que les journaux consacrés aux idées nouvelles gagnaient chaque jour des abonnés , et que les autres en perdaient à proportion ; de sorte que le nombre total , en 1827 , est à peu près le même qu'en 1820. On n'a pas vu que les acquisitions de la génération nouvelle ont accru chaque année le nombre des abonnés aux journaux qui rendent sa pensée , et que les pertes de la génération des aïeux ont diminué d'autant le

nombre des abonnés aux journaux qui combattent pour l'intérêt d'un temps loin de nous. Ce n'est donc point parce que les idées anciennes sont abandonnées de tous leurs auteurs, que les abonnés des journaux favorables à ces idées disparaissent à vue d'œil : *c'est parce qu'ils meurent.*

D'après les données approximatives que nous avons pu recueillir sur les journaux consacrés à l'expression des anciennes idées, ces journaux comptaient, en 1820, 40,000 abonnés, en 1827, 25,000

L'ancienne génération vivante comptait, en 1820, 5,387,689 individus; en 1827, 3,293,993.

Individus de l'ancienne génération, pour chaque abonnement aux journaux des anciennes idées, en 1820, 135 personnes; en 1827, 132.

On sera sans doute frappé de la diminution *proportionnelle* éprouvée par la population ancienne et par ses abonnements, à deux époques séparées par sept années d'intervalle. Une autre révolution s'opère dans les journaux mêmes des anciennes idées, quand ils possèdent l'indépendance. Les rédacteurs de ces journaux sont obligés de se recruter avec de jeunes écrivains, lesquels apportent involontairement dans leurs articles, les idées propres à leur âge. Il en résulte, dès à présent, des disparates très-sensibles pour un observateur attentif. On entrevoit que, par degrés, ces journaux seront entièrement amenés aux idées de la génération nouvelle.

Puissent les hommes sages du gouvernement, comprendre la position extraordinaire où se trouve placée la société, par suite des immenses mutations dont nous venons de signaler quelques symptômes. L'esprit d'un gouvernement qui veut durer, doit être de concilier les idées et les volontés dominantes avec la marche générale de son administration. Rien n'est plus facile que d'établir une pareille harmonie à l'époque où nous vivons; époque où le désir de la paix intérieure et de la concorde, acquiert chaque jour une plus grande force dans les cœurs. Le gouvernement peut suivre cette voix facile, sans bruit, sans éclat, sans contentions publiques. Il faudrait, au contraire, des combats prodigieux qui ne sauraient finir par la victoire, pour arrêter, dans ses vœux, dans ses besoins, une génération pleine de vie et de forces croissantes; une génération, qui se forme aux vertus sociales et surtout au courage civique; une génération, qui maintenant étudie les lois, comme autrefois les fils de famille étudiaient le blason: pour estimer la valeur, les anciens de leurs armées, et les modernes de leurs armes.

La nécessité de suivre le conseil que ma loyauté m'oblige à présenter, n'est pas fondée sur de vaines conjectures; elle est la conséquence forcée des résultats numériques auxquels m'ont conduit *les lois de mortalité qui régissent* l'espèce humaine. *MUNDUM REGUNT NUMERI.*

L'Angleterre nous a donné l'exemple d'une

grande mutation dans les idées et les principes d'un gouvernement l'un des plus immuables de l'Europe. Peu à peu les vieux partisans du Torysme absolu, restauré par North et consolidé par Pitt, rejoignirent ces ministres, dans la tombe; la génération nouvelle s'éleva, et voulut, pour la Grande-Bretagne, de nouvelles lois et des destinées nouvelles. Un seul ministre se tua, pour ne point changer, quand tout changeait autour de lui. Le reste du cabinet préféra la vie avec les conditions d'une existence nouvelle, il appela M. Canning, et protégea les idées de la génération moderne. Aussitôt, et pour la première fois après 1688, les partis se rallièrent à la bannière d'un pouvoir qui satisfaisait l'immense majorité des volontés nationales. Alors le gouvernement britannique devint le plus puissant en Europe, parce qu'il fut le plus en harmonie avec les volontés de sa jeune et vigoureuse population.

Ce changement des volontés nationales, exprimé dans l'enceinte du sénat britannique, plus tard, il est vrai, qu'au dehors de cette enceinte, me paraît marqué surtout dans l'amélioration des lois criminelles. La réforme de ces lois, demandée par la génération nouvelle, fut repoussée tant que l'ancienne génération se vit en majorité dans le parlement, et l'éloquence du vertueux Romilly ne put rien contre la monomanie stationnaire des vieux législateurs. Enfin la moderne Angleterre prédomina dans les deux chambres, et soudain

les lois criminelles furent améliorées sans résistance. Un jeune administrateur, espoir précieux du Torysme, vint remplacer un vieux ministre. Mais le jeune Tory partageait les besoins de son époque; il donna la plus sage loi du jury, que l'Europe ait reçue, et dernièrement fit entendre ces belles paroles apologétiques, dans le parlement britannique: « Je puis dire, avec assurance, que » j'ai plus amélioré les lois de justice, en faveur » des accusés, qu'on ne l'a jamais fait en Angle- » terre. » Heureuses les nations où de semblables paroles sont accueillies avec enthousiasme par des législateurs qui conçoivent les idées de la génération nouvelle!

Quand j'ai visité, pour la première fois, la Grande-Bretagne, le peuple, plein d'insolence et d'irritation, venait de couvrir de boue la voiture de S. A. R. le prince Régent, ayant Castlereagh pour ministre. Aujourd'hui, le même souverain a reconquis l'amour de ses sujets; il est chéri, il est révééré, depuis qu'il a franchement accepté la marche nouvelle de son ministère, et suivi le progrès de civilisation réclamé par l'intérêt de ses royaumes: voilà la révolution que j'ai vue de mes yeux. Une révolution plus grande encore s'est opérée sur le continent européen.

En Europe, depuis 1814, la génération nouvelle est fortifiée par quatre-vingt millions d'hommes venus au monde, et l'ancienne est affaiblie par soixante millions d'hommes des-

cehdus dans la tombe. Sur deux cent vingt millions d'individus, l'ancienne génération n'en compte plus que vingt-trois qui subsistent encore, ou plutôt qui meurent chaque jour. Quelle moisson terrible de peuples et de rois!..... En treize ans : un pape, un empereur de Russie, un roi de France, un roi de la Grande-Bretagne, un roi de Sardaigne, un roi de Wurtemberg, un roi de Bavière, un roi de Suède, un roi de Naples, un roi des Espagnes et un roi de Portugal, morts; d'autres princes, d'autres idées, montant au trône; sur seize empereurs ou rois qui gouvernent en Europe, neuf fournis déjà par la génération nouvelle : neuf gouvernements royaux-et-représentatifs, établis ou consolidés en Europe par la volonté des souverains, et le dixième ébauché dans la Prusse; le servage, aboli par degrés chez les peuples slaves; la Grèce renaissante, obtenant presque le droit d'exister; l'Islamisme même, devenu novateur, et brisant avec sa main de fer, dans Constantinople, la féodalité des Janissaires, dans l'Égypte, celle des Mamelucks; ces révolutions barbares d'Afrique et d'Asie, disparaissant devant l'immensité des sanglantes révolutions d'Amérique, et, sur les débris d'un ancien ordre de chose croulant de toutes parts, la Sainte-Alliance, qui s'enivrait à la coupe du passé, elle, qui proclamait l'immobilité du présent, au nom de l'Éternel, et qui n'aperçoit pas la main fatale de la Mort, écrivant, comme aux festins de Ba-

bylonne, sur la porte des congrès : *manè rachel pharès*. Il fut une Sainte-Alliance. — Oh! que nous ne sommes rien, s'écrierait le sublime Bossuet, à la vue de ce spectacle, qui glace d'effroi les âmes faibles.

Combien ces mutations, si vastes, si rapides, me semblent propres à ramener les hommes à la sagesse, à la modération, à l'humanité! Combien la pensée de l'inévitable fin des générations, est faite pour inspirer une prudente retenue à celles qui s'éteignent, une longanimité salutaire à celles qui naissent et grandissent! Quels champs de bataille, quelles proscriptions, quelles guerres civiles, quels auto-da-fés, quelles journées de septembre et de Saint-Barthélemy pourraient jamais offrir, à la cruauté, des immolations comparables avec la mort de soixante millions d'individus, en treize années, sur un cinquième de la terre? L'histoire déplore, avec raison, les temps de triste mémoire où les Européens, acharnés les uns contre les autres, ont sacrifié jusqu'à cinq cent mille hommes dans une seule année; et maintenant, le cours naturel de la mort, en fait périr par année, quatre millions six cent mille... J'aurai rempli mon objet, si j'ai pu démontrer, aux uns, la démence d'espérer une immobilité que la providence refuse aux destinées humaines; aux autres, la folie d'une impatience barbare, qui voudrait travailler plus vite et plus fort que la faux du Temps.

Après trente années de malheurs, de crimes

et d'erreurs, notre patrie est arrivée à l'état social qui convient aux nouvelles destinées des nations; elle n'a pas de révolutions à traverser pour devenir heureuse. Conserver ses lois, assurer ses libertés, développer en paix ses vastes forces productives et commerciales, goûter le calme et le bonheur, sous le doux règne de ses princes, voilà les destinées naturelles de la France : destinées qu'on ne pourrait arrêter qu'avec des flots de sang.

On a vu par quels degrés rapides s'opère la décadence de l'ancienne génération et le développement de la nouvelle, la mutation des intérêts et celle des pouvoirs. Au milieu de cette prompte et vaste révolution, que deviennent les mœurs de la France?... Les mœurs nationales vont-elles en s'adoucissant, en s'épurant, par le bienfait des années et de l'expérience? ou bien, faut-il en croire nos calomniateurs, sommes-nous arrivés à ces époques déplorables où la vertu décline chez tout un peuple? Enfin, la religion reprend-elle ou perd-elle son empire sur les cœurs?

S'il est vrai que la littérature soit l'expression de la société, comme l'a dit un des apologistes de la France des anciens jours, consultons l'état de la littérature avant 1790 et depuis 1814. A la première époque, et durant tout le siècle de Louis XV, je vois les littérateurs les plus illustres ne pas rougir d'offenser à la fois les mœurs et la

religion dans leurs écrits, et les offenser *pour plaire* à leurs contemporains.

Diderot publie des romans infâmes, et Piron des poésies plus infâmes encore; Crébillon fils imite ces exemples; le poète favori d'un prince du sang compose des scènes dignes de l'Arétin, pour le théâtre des grands seigneurs; Parny, l'un des poètes qui par son âge appartenait à l'ancienne génération, fait lutter de débauche les faux dieux du paganisme avec la Divinité même et les saints et les vierges des chrétiens; Voltaire ose souiller la gloire virginale de l'héroïne de la France; Rousseau confesse une abjecte corruption, abjure la paternité, et ses confessions crapuleuses font le charme de l'ancienne génération. Les femmes du rang le plus élevé que présente cette époque, nous laissent des mémoires obscènes, et constatent par leurs propres aveux la dégradation des anciennes mœurs, à l'époque où croulaient les anciennes institutions. Je ne parlerai pas d'écrits plus infâmes encore, et qui font frémir la nature; mais il me semble que tous appartiennent à des hommes de l'ancienne génération : les Laurent, les Louvet, les de Sade, les Laclos, sont tous des écrivains du dix-huitième siècle.

Aujourd'hui, je chercherais en vain, parmi les jeunes talents qui sont la gloire de la France nouvelle, quelque production condamnable pour son immoralité, pour son impiété. Les Villemain, les Guizot, les Thierry, les Barante, les Casimir